

Sortilège à Louvemont

À G.Brassens.

C'est en septembre 1852 que Jean-Loup était arrivé. À l'époque, personne ne pouvait se douter de la façon dont les choses allaient tourner. C'était un tout petit homme taciturne qui se disait à la recherche de son passé. Il avait paru un matin sur les bords du Lac du Der et avait discrètement élu domicile dans une baraque abandonnée à l'orée du bois de Louvemont. La forêt, vaste et giboyeuse, lui offrait tout ce dont il avait besoin. Du coup, bien rares avaient été les fois où son ombre s'était projetée sur les murs de pierre des fermes environnantes.

À vrai dire, ce n'est qu'au cœur des bouquets de frênes, charmes et bouleaux qu'il se sentait bien. Il n'était pas rare qu'il s'allonge au pied de l'un ou l'autre hêtre tortillard pour laisser son regard glisser de tronc en branches et se perdre dans la canopée qui lui servait de ciel de lit. Si d'aventure alors un poseur de collets venait troubler la méditation qui le transportait dans la voute de sa forêt devenue cathédrale, les frondaisons se faisaient vite ses complices pour le dissimuler aux yeux de l'importun braconnier.

Une fois pourtant, il s'était laissé surprendre. Sous le charme du ballet aérien d'un couple d'écureuils, il n'avait pas entendu arriver le grand Léon, un piègeur patenté. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, le gaillard n'avait pas manqué de railler le petit homme :

— Tiens, voilà un nain de jardin qui a retrouvé sa liberté ! T'es tellement p'tit, mon gars, que même de près on croit que t'es loin.

Mais l'affaire avait été vite réglée. Le prétendu nain avait répondu du tac-au-tac :

— L'important ce n'est pas d'être grand, « mon gars », c'est d'être à la hauteur.

Mais ne te décourage pas, je suis sûr qu'un jour, tes efforts payeront, tu y arriveras.

Un long moment de solitude silencieuse avait alors suivi chez le grand Léon qui, pour la première fois depuis longtemps, n'avait rien trouvé à répondre. Le soir même il n'avait évidemment pu s'empêcher de conter sa mésaventure à sa femme.

Candeur fatale ! Trois jours plus tard, c'est tout Louvemont qui faisait des gorges chaudes de l'incident. Enfin quelqu'un avait rivé son clou au grand Léon ! Enfin son caquet était rabattu ! Enfin !

Le dénommé Jean-Loup, lui, y avait gagné en prestige dans toute la contrée, même s'il avait continué à se montrer farouche et à hanter le bois en solitaire. À la longue, seule Margoton, la jeune bergère, finit par trouver grâce à ses yeux. Il faut dire que la pauvrete faisait peine à voir depuis que des matrones jalouses avaient massacré à coups de bâtons, le chaton orphelin qu'elle avait recueilli (mais ça, c'est une autre histoire...). Toujours est-il qu'après quelques mois, on les vit se donner régulièrement rendez-vous à l'ombre d'un vieux charme. Ils y partageaient biscuits, caresses et baisers avec une régularité telle que les gars du village évoquaient volontiers « l'Arbre à biscuits » avec un sourire coquin qui en disait long sur les biscuits en question. Mais les tourtereaux n'en avaient cure et ils finirent tout naturellement par se mettre en ménage dans la baraque de Jean-Loup, requinquée pour l'occasion.

Une classique suite logique des choses aurait voulu que la brave Margot mît au monde quelques temps après un bambin potelé ; mais la nature vous joue parfois des tours pendables et, dans les six ans qui suivirent, après avoir accouché une première fois de triplés, la jeune bergère donna naissance à des jumeaux. Et par deux fois.

Le plus étonnant pourtant n'est pas encore là. Le plus extraordinaire fut de constater qu'à chaque naissance, l'heureux père... rapetissait ! Concrètement, à en croire l'unique fripier de la région – forcément bien placé pour le constater – chaque émotion intense rabotait subitement le bonhomme de cinq à dix centimètres. À la demande de Margot, ledit fripier devait alors, en urgence, soit raccourcir le pantalon de Jean-Loup, soit lui en dénicher un autre dans le fatras de son arrière-boutique.

Comment expliquer cet étrange phénomène ? La question avait bien été posée adroitement par l'un ou l'autre curieux à des médecins de la région mais, si les plus prudents s'étaient retranchés derrière le secret professionnel, les rares carabins bavards avaient admis en avoir abondamment discuté entre eux pour ne diagnostiquer finalement qu'une « attente perplexe d'autopsie ».

Jeanne, la sage-femme, devenue de triplés en jumeaux la confidente de Margot, n'avait pas eu plus de succès dans ses investigations : la jeune maman s'était réfugiée dans un mystérieux sourire.

Bref, personne, hormis Margot, ne parvenait à percer le secret de ce bizarre petit homme qui rétrécissait au gré des émotions que lui procurait l'existence et n'était pleinement heureux qu'au tréfonds des bois. Assez vite, les plus clairvoyants finirent par admettre qu'ils étaient pour le moins en présence d'un phénomène paranormal et que – prudence est mère de sureté – il valait sans doute mieux ne pas trop fréquenter le personnage, ni traîner dans le bois du côté de chez lui. C'est ainsi que l'étoile de Jean-Loup pâlit au firmament du Lac du Der aussi rapidement qu'elle y avait brillé et que la famille se trouva isolée dans la baraque à l'orée du bois.

Les choses en seraient sans doute restées là si, quelques années plus tard, les enfants, arrivés en âge de fréquenter l'école, ne s'étaient plaints amèrement auprès de leur mère d'être constamment snobés et traités de nabots par leurs condisciples. Acculée, Margot tenta alors d'expliquer comme elle put à ses chéris que leur père ne plaisait pas à tout le monde, parce que...parce que... parce qu'il n'était pas d'ici ! Voilà ! Il était venu de très loin à la recherche de son passé, de ses racines, mais il restait un étranger.

– Ça, c'est pas vrai, coupa l'aîné des garçons. À l'école, il y a deux Italiens. Leurs pères ne sont pas nés ici non plus et eux, ils ont des copains. Et pourquoi on est des nabots ?

Margot commençait à bredouiller quand Jean-Loup, qui rentrait à l'instant de son tour quotidien en forêt, lui facilita la tâche :

– Eh bien, Margoton, nous y voici. Je t'avais bien dit que tôt ou tard le jour viendrait. Ils ont le droit de savoir. Ce sont nos petits, ce sont mes fils. Ecoutez, mes enfants, écoutez la véritable histoire de votre père et essayez de comprendre sans juger.

Muets d'étonnement, les aînés s'assirent bouche bée et les plus jeunes suivirent le mouvement, touchés par la solennité du moment.

– Tout le monde croit que je suis un étranger venu de loin, mais c'est ici que je suis né, au cœur de cette forêt de MA forêt. Et je voudrais que vous fassiez vraiment sa connaissance. Je voudrais que vous dépassiez les idées toutes faites. Prenez le temps de vous y aventurer avec respect, à pas lents. Pénétrez dans ce tableau vivant qui palpite au gré des saisons. Sentez-la tressaillir, ma forêt. Humez-en les odeurs. Scrutez-en les couleurs. Laissez-vous porter par ses sons. À la fin du long sommeil hivernal, ce sont d'abord les perce-neiges qui ouvrent le bal et sonnent le réveil en frissonnant au vent de mars. L'ail des ours n'attend que ce signal pour dérouler son tapis où jailliront muguet et

narcisses. Puis au cœur du printemps, ce sont les rayons de soleil qui plongent à travers la ramure comme les tuyaux d'un orgue gigantesque. Un rien de patience silencieuse peut mettre alors sur votre chemin une ribambelle de lapereaux, une laie et son chapelet de marcassins ou un brocard téméraire. Mais je n'en finirais pas de vous en égrener les richesses, il faudrait encore vous faire voir la palette des innombrables nuances de verts, qui prendront en octobre celles d'un camaïeu orangé. Il faudrait vous faire goûter aux mures, aux framboises et aux myrtilles, aux cèpes, aux lépiotes et aux chanterelles ; il faudrait vous faire écouter le picassement du pic vert, le sifflement du merle et du pinson, vous faire frémir au brame du cerf et au glapissement des grues sur le départ quand vient l'été indien. Chaque mois est porteur de ses couleurs, de ses parfums, de ses saveurs, de sa musique...

- Bon d'accord, interrompt un des aînés, c'est ta forêt, tu y es né et tu l'aimes. On a compris. C'est tout ?
- Euh ? Pardon, tu as raison je me suis laissé emporter. . Si je vous raconte tout cela, c'est parce qu'à l'époque de ma naissance, une louve avait sa tanière dans cette forêt. Le nom de Louvemont vient d'ailleurs de ce que cette louve y a allaité un enfant.
- Comme Romulus et Rémus, coupa un des garçons, la maîtresse a raconté l'histoire en classe.
- Exactement. Eh bien pour Louvemont ce n'est pas une légende, je peux en témoigner.
- Ne dis pas que tu es ...
- Non. Je ne suis pas cet enfant. Mais ne m'interromps pas. Ce nourrisson s'appelait Johan. Il avait été abandonné par sa mère, elle-même sans doute sorcière, parce qu'il détenait des pouvoirs surnaturels, notamment celui de jeter des sorts.
- Comment tu sais ça, papa ?

- J’y arrive. Revenons à notre louve. Si elle a pu allaiter, c’est qu’elle avait mis bas.
 - Elle avait mis quoi ? Je ne comprends pas intervint un des gamins.
 - Ah ? Bon. Je ne vais pas vous faire un cours sur la reproduction des mammifères. Disons pour faire simple qu’elle avait un autre bébé à nourrir, un bébé loup.
 - Et toi, tu apparais quand, dans cette histoire ?
 - Mais je suis là, justement, dans la peau et sous le pelage de ce bébé loup.
 - Oh ! c’est une blague ! On croyait que c’était ton histoire, la vraie !
 - Je vous jure que tout ce que je vous raconte est absolument vrai.
 - T’essayes d’expliquer que t’es un loup-garou, c’est ça ?
 - Non, le loup-garou... c’est une autre histoire. Mais il y a un peu de ça quand même. Le louveteau que j’étais a tout de suite fraternisé avec ce jeune garçon qui n’était pas conscient de ses pouvoirs et nous avons grandi ensemble, cachés au cœur de la forêt domaniale, observant sans nous faire voir la naissance du village qui ne s’appelait pas encore Louvemont. Nous avions tous deux cinq ans quand Johan découvrit par hasard qu’en concentrant son regard sur quelqu’un, il pouvait le métamorphoser.
 - Ça veut dire quoi « métarofausser » ? intervint un des deux cadets.
 - Ça veut dire changer sa forme, le transformer si tu préfères. Donc un jour, Johan qui trouvait qu’un loup, c’est original comme compagnon de jeu, mais ça manque de conversation, Johan, dis-je, concentra son regard sur le mien avec un sourire bizarre. Ses yeux noirs virèrent subitement au vert et « crac », je me suis dressé sur ce qui était devenu mes jambes. J’étais devenu un petit garçon. C’est Johan lui-même qui m’a alors donné mon nom. « Tu t’appelleras Jean-Loup, dit-il, c’est la moindre des choses ».
- C’est peu après qu’est survenue la catastrophe. Johan fut repéré par des villageois qui se mirent en tête de le capturer vivant.

Ils voulaient bien sûr s'enrichir sur son dos en lui faisant rejouer le rôle de Victor, l'enfant sauvage.

- Ça, je ne comprends pas.
- Je t'expliquerai plus tard, c'est encore une autre histoire.
- Et toi, papa, ils voulaient aussi te capturer ?
- Moi, personne ne m'avait vu, personne ne savait que j'existais, donc je me disais que personne ne me cherchait, mais je me cachais avec mon ami, par solidarité si vous voulez. Finalement nous nous sommes retrouvés coincés dans une tanière abandonnée. Johan qui était bien plus fûté que moi m'a dit : « On est fichus, ce n'est pas la peine qu'on leur fournisse deux victimes. Je vais te redonner ton corps de loup, tu auras plus de chances de t'en sortir. » Il a alors braqué son regard dans le mien, mais les aboiements des chiens qui approchaient l'empêchaient de se concentrer. Il se mit à transpirer abondamment puis à trembler. Finalement, ses yeux commencèrent à virer au vert et je ressentis une faible secousse, mais rien de plus. J'avais toujours mon apparence humaine. « Je crains bien de ne pas y arriver, gémit-il, tant pis, reste caché là. Je vais les attirer vers moi » Et avant que j'aie pu réagir, il bondit de la tanière, les chiens sur les talons, et s'enfuit en courant à perdre haleine. Je ne devais plus jamais le revoir...

Jean-Loup se tut. Son récit n'était pas fini, mais il ne pouvait plus parler. Il venait de rejoindre le souvenir de Johan. Il sembla aux enfants que leur père venait de se tasser un peu plus. Margot comprit que c'était à elle de prendre le relais et de conclure le récit.

- Laissez votre papa récupérer, dit-elle. Voici la fin de son histoire et l'explication de vos petits ennuis. En fait, vous l'avez peut-être deviné, le sortilège de Johan a partiellement agi sur le corps de votre père, mais pas comme prévu. Au lieu de lui rendre son apparence première, il l'a affligé d'un handicap qui le rend physiquement plus petit chaque fois qu'il est ému. Vous,

vous avez hérité de lui votre petite taille, mais, grâce à Dieu, elle reste stable, elle ne diminue pas, c'est déjà ça de gagné. Mais les gens ne comprennent pas ce qui se passe, alors ils ont peur de nous et nous rejettent.

- Mais alors, papa, il... il va finir... par disparaître ? pleurnicha un des garçons.
- On n'en est pas là, rassura la maman. Vous connaissez maintenant toute l'histoire, mais votre père et moi croyons qu'elle doit rester un secret entre nous. D'accord ?
- D'accord !

Le cri avait fusé avec un bel enthousiasme et le poids des quolibets essuyés s'en trouvait d'un coup devenu plus supportable.

Quinze jours plus tard, les enfants annonçaient maladroitement à leur instituteur que leur papa avait dû partir sur les routes. Qu'il avait trouvé du travail, mais loin, très loin.

Au même moment, sur le marché, les commérages allaient bon train :

- La Margot, vous savez, la femme de « l'Arbre à biscuits »...
- Celle qu' était avec le p'tit mec qui s'est tiré en lui laissant sept mouflets sur les bras ?
- C'est cela. Eh bien, sept mioches, c'était pas encore assez !
- Comment ça ?
- Aux dernières nouvelles, la donzelle aurait recueilli un loup.
- Vous êtes sûre que c'est pas juste un gros chien ?
- Entre chien et loup, allez savoir...
- C'est vrai qu' ça s'rait pas étonnant. Elle a toujours été un peu... spéciale. J' me souviens, c'était... oh ça fait un bail...ben ça d'vait être un peu avant qu'elle s'amourache du nabot...

- Eh bien ?
- À l'époque, elle traînait souvent du côté de l'Arbre : elle y avait recueilli un chaton qui venait de perdre sa mère.
- Y a pas de mal à ça.
- Attendez ! Quand j' vous aurai tout dit... Ça avait fait un d' ces foins! Pratiquement tous les jours, au pied de l'Arbre, *quand Margot dégrafait son corsage...*¹

¹ G. Brassens, *Brave Margot*, 1953, Polydor, LP 530.024.